

5° DIMANCHE ANNÉE B - 07.02.21

« La vie de l'homme est une corvée » s'exclame Job. Cet homme qui pose un jugement sur son existence représente chacun de nous lorsqu'il se trouve confronté au mystère du mal et de la souffrance injustes. Déjà en lui-même, le mal est une injustice. C'est le signe qu'il manque quelque chose : il manque de l'argent dans la comptabilité de la caisse. À l'aveugle il manque la vue, au paralytique, la mobilité. Mais le mal n'est pas seulement la privation d'un bien, il est aussi une offense reçue de la part de quelqu'un dont j'attendais de la considération. Et là il provient d'un mauvais exercice de la liberté humaine. Au lieu de faire du bien, on fait du mal. Job a perdu tous ses biens, il était fort riche. Il a perdu ses enfants et sa femme se moque de lui parce qu'il se refuse à maudire Dieu dans son malheur. La grandeur de Job est de n'avoir jamais considéré Dieu comme responsable de ses malheurs quand bien même tout ce qu'il subissait était injuste. Ainsi exprime-t-il sa plus grande détresse : « Souviens-toi de moi, ma vie n'est qu'un souffle ». Job, dans sa fragilité, craint qu'un surcroît de souffrance n'en vienne à lui faire oublier la promesse de Dieu, le bonheur.

Le ministère de l'apôtre Paul n'est pas une corvée ! « C'est une nécessité qui s'impose à moi » déclare-t-il : « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'évangile ». Cela signifie que l'apôtre n'est pas un voyageur de commerce. Il n'agit pas en vue de recevoir un salaire ou une récompense. Les témoins de Jéhovah font du porte à porte parce qu'ils craignent de ne pas accomplir la mission qui leur est due. Chaque semaine ils s'astreignent à un quota d'heures de visites en forme de prosélytisme, sous la menace de ne plus appartenir à une communauté qui les a obligés à couper toutes relations avec leurs amis d'autrefois. Ils sont liés à la secte. À l'inverse, l'apôtre Paul, comme tout apôtre et comme tout chrétien, n'évangélise pas pour obtenir une récompense mais parce que déjà il a reçu une récompense immense, incommensurable ! Il sait qu'il est bénéficiaire de l'amour gratuit du Christ et héritier du Royaume des Cieux. Telle est la grande nouveauté du christianisme à la différence de toutes les autres expressions religieuses. Le bouddhiste cherche à atteindre une plénitude de paix par des moyens complexes et des exercices difficiles, avec la hantise de rater sa vie et de se retrouver incarné dans un très mauvais 'karma'. Le musulman est soumis à la règle du Coran et de ses prescriptions rigoureuses. Celui qui se prétend athée est prisonnier des idées fausses qu'il cultive sur Dieu et le monde en se prétendant la norme dernière et explicative de sa vie dont il ne connaît ni l'origine ni le terme. Et le chrétien, s'il est fidèle à Jésus Christ, ne cesse de louer Dieu pour son amour immérité, gratuit et dont la puissance dépasse tout ce que l'on peut concevoir ou imaginer.

Mais il peut arriver qu'un chrétien ait mal compris ce mystère de la gratuité du don de Dieu et qu'il réduise la foi à une sorte de commerce moral et religieux. En effet, ce n'est pas parce que l'on est sage et pieux que le Royaume nous est donné. C'est parce que le Royaume nous est

donné que notre vie est transformée. On a pu confondre la vie chrétienne à l'observance d'une morale rigide et rigoureuse, triste et bêtifiante. C'est ainsi que l'on interprète parfois les conseils et les recommandations, les devoirs et les obligations inhérents à tout engagement responsable. De fait, pour ne pas perdre ni abîmer le don de Dieu, il est nécessaire de le préserver en considérant sa valeur éminemment sacrée. Voilà pourquoi Dieu est infiniment adorable et en même temps redoutable, infiniment aimable et infiniment juste pour défendre l'opprimé. L'exigence relative à la protection d'un trésor oblige à une conduite irréprochable. Telle est notre foi, sa valeur au-delà de toute valeur. Nous ne sommes pas de ceux qui se démènent pour trouver la perle précieuse ou le diamant rare, nous sommes de ceux qui veillent à ne pas se faire dérober le bien inestimable. Et c'est l'exemple que Jésus nous livre : son bien le plus précieux n'est-il pas ce qu'il vit avec son Père, c'est-à-dire cette proximité si grande qu'avec lui ils ne font qu'un, unis dans le Saint Esprit ? Voilà pourquoi Jésus, bien avant l'aube, se lève, sort et se rend dans un endroit désert pour y prier. Ce qu'est l'amitié divine entre les Personnes de la Sainte Trinité nous est totalement inaccessible, au moins ici-bas, mais non pas incommunicable. Ce qui compte pour Jésus n'est pas tant de guérir tous ceux qui se pressent vers lui, mais de leur redonner la liberté de se tourner eux aussi vers le Père parce qu'il sait d'expérience que c'est précisément cela en quoi consiste le vrai bien de l'homme.

Il n'est de véritable guérison que dans la mesure où elle rétablit l'homme dans son intégrité spirituelle, et si la santé corporelle permet de retrouver l'élan de la vie spirituelle, nul doute que le Seigneur l'accorde volontiers. Parfois, souvent, et c'est la grande leçon du Livre de Job, la qualité de notre relation avec le Seigneur ne peut s'éveiller qu'à la suite d'une épreuve, que ce soit un échec, un deuil, une santé dégradée, une injustice notoire. C'est ce que l'on constate avec la belle-mère de Simon. Au travers de sa maladie elle a pu rencontrer Jésus et se mettre tout entière et avec joie à son service.